Trois pixels dans le noir

I.

Je me suis faufilé à travers la fenêtre horizontale du bunker, qui avait dû être une sorte de meurtrière, et j'ai sauté à pieds joints sur le sol.

« Tu viens ? »

À travers cette lucarne à demi éboulée, je pouvais voir les jambes d'Elsa, dont les genoux m'arrivaient maintenant au niveau du visage, et derrière elle quelques bouquets d'ajoncs qui se balançaient dans le vent tiède, leur jaune contrastant avec le ciel bleu.

« Tu es sûr que ça ne craint rien ? »

— Viens. »

Elsa s'est assise sur le rebord et elle s'est laissée glisser en me tenant la main. Elle a failli perdre l'équilibre en posant le pied sur un tas de pierres, mais je l'ai retenue avant qu'elle tombe. De longues barres de fer, étrangement repliées sur elles-mêmes, s'échappaient du plafond.

Nous nous sommes retournés en baissant la tête. En face de nous, un couloir s'enfonçait en direction de l'obscurité.

Nous sommes passés sous une gigantesque plaque de béton, retenue au reste de l'édifice par deux barres de fer squelettiques. Dans un angle, une grosse araignée se tenait recroquevillée, à l'affût de sa prochaine proie. Nous avons allumé nos frontales et nous nous sommes engouffrés dans l'étroit passage. Elsa me tenait fermement la main, observant les lieux avec un mélange d'impatience et d'anxiété.

« Ça va aller. »

Nous avons fait quelques pas. À notre gauche, un escalier s'enfonçait dans les ténèbres.

Elsa m'a regardé avec crainte.

« On ne va pas aller par là ?

— Non on explore seulement ce niveau. »

Les jours précédents, nous avions déjà visité quelques uns de ces vestiges de la deuxième guerre mondiale, qu'on retrouve un peu partout sur l'île de Groix. Entre Port Melin et Kerlivio, nous avions suivi un tunnel creusé dans le roc qui débouchait sur une pente perdue dans les broussailles ; à la pointe du Grognon, nous avions visité un fortin du XIXe siècle entièrement réaménagé par les Allemands ; et la veille encore, nous étions descendus dans une sorte de grotte artificielle, du côté de port Saint-Nicolas.

Et puis nous avions découvert cet imposant dôme aplati, à demi caché sous la lande. Une sente presque indétectable le contournait par la gauche à travers les ajoncs, les ronces et les fougères, jusqu'à cette béance par laquelle nous nous étions introduits sous la carapace du monstre.

Après un resserrement où quelqu'un avait écrit à la bombe « attention au trou », nous avons débouché dans une grande salle. Nos frontales peinaient à en éclairer le fond. En son centre, s'ouvrait un puits rectangulaire, plongeant vers les abysses – et justifiant sans doute le tag que nous venions de lire.

À nos pieds, le sol était jonché de canettes de bière, de paquets de chips, de mégots de cigarette ; et les murs étaient couverts de graffitis. Les jeunes du pays devaient se retrouver là les soirs de week-end, pour conjurer l'ennui et le désœuvrement de la vie insulaire.

Pendant que j'observais les restes de leurs soirées, Elsa s'est éloignée pour s'approcher d'une ouverture qui se découpait à peu près au milieu de la pièce, sur le mur de droite.

« Ça continue.

— Attends-moi. »

Un petit couloir se ramifiait aussitôt, débouchant d'un côté et de l'autre sur deux pièces d'une vingtaine de mètres carrés chacune.

« Je vais voir par là. »

Elsa est entrée dans la salle de gauche, et je me suis engouffré dans celle de droite. Il y avait moins de traces de passage ici. Sans doute ces ados se réunissaient-ils seulement dans la pièce principale – les pièces annexes devaient leur servir surtout de pissotières, à en juger par l'odeur qui régnait dans les parages. Au plafond, une légère fissure laissait filtrer quelques rais de lumière, me rappelant subitement que dehors il faisait grand jour. Un instant, j'ai me suis vu prisonnier ici, seul sous la terre.

« Il y en a un autre. »

La voix d'Elsa était à la fois amplifiée par l'écho et comme assourdie.

Je suis revenu sur mes pas. Je voyais le faisceau de sa frontale balayer les murs un peu plus loin.

« Ça va ?

— Regarde, ça continue encore. »

Au fond, un nouveau sas semblait mener à d'autres développements du bâtiment.

« On va voir ? »

Elsa semblait gagnée par une excitation que je sentais au contraire s'éteindre en moi, cédant sa place à une angoisse sourde, nourrie par les égarements de mon imagination. Là où nous nous trouvions, seuls dans l'obscurité, des centaines ou des milliers de soldats allemands avaient défilé, entre 1943 et 1945, pour protéger la base de sous-marins de Lorient, battant le sol de leurs bottes cloutées. Et combien d'entre eux couraient encore entre ces murs ? Je ne croyais pas aux fantômes, mais leurs spectres ont presque commencé à se matérialiser autour de moi.

« Tu es sûr que ça va ? »

C'était Elsa qui me posait la question à présent.

« Après on ressort. »

La salle dans laquelle nous sommes entrés paraissait étrangement vide. Pas une canette, pas un insecte accroché au mur, pas un mégot de cigarette. Les surfaces de béton étaient simplement recouvertes d'une couche de poussière fine et grise, patiemment accumulée au fil des ans.

Un nouveau passage s'ouvrait dans le mur de droite.

Pendant qu'Elsa sortait son appareil photo, je me suis avancé vers l'ouverture. De l'autre côté, se tenait une autre pièce, de taille parfaitement égale à celle dans laquelle nous nous trouvions. L'air y était plus épais, le faisceau de ma frontale semblait incapable de le transpercer. Et puis j'ai aperçu quelque chose, posé sur le sol, dans l'angle opposé. Un instant j'ai cru qu'il s'agissait d'un corps ou d'une charogne ; mais en m'avançant, j'ai constaté qu'il s'agissait d'un tas de vieux vêtements, décomposés par le temps et l'humidité.

J'ai repensé à la guerre. Devant moi, des fantômes de soldats surgissaient des murs et couraient au son d'ordres crachés par des nuées de hauts-parleurs accrochés aux murs. Et en même temps cette salle était froide et noire – elle était vide et silencieuse comme un mausolée.

À ce moment-là, j'ai cru entendre une voix appeler « Elsa », au loin. J'ai fait demi-tour un peu précipitamment peut-être, et je me suis râpé le coude sur le mur de béton, qui était étrangement raboteux.

Elsa avait encore son appareil à la main.

« On sort. »

Elle est passée devant moi.

En revenant sur nos pas, je me suis retourné pour m'assurer que nous n'étions pas suivis, qu'il n'y avait bien que le noir dans notre dos. C'était un noir presque solide, qui se refermait derrière nous comme du bitume.

En entrant dans la salle principale, j'ai été brusquement envahi par une sensation d'asphyxie, comme si j'étais sous l'eau, à plusieurs dizaines de mètres de la surface. Nous avons traversé la pièce en suivant le mur qui se trouvait à notre gauche.

Un bruit aigu a résonné. Mes intestins se sont contractés, mais j'ai

réalisé que j'avais donné un coup de pied dans une bouteille en verre. Elle n'a pas éclaté, elle a simplement roulé jusqu'au mur d'en face avant de faire plusieurs tours sur elle-même.

Quand le silence est revenu, j'ai cru entendre encore une fois l'écho d'une voix appeler « Elsa ? », remontant du sous-sol ; j'ai hâté le pas, mais un grand rai de lumière perçait par l'issue du fond, annonçant déjà la sortie et l'air libre.

Alors que nous pouvions déjà sentir la tiédeur du soleil qui irradiait à travers l'entrée, nous avons aperçu pour la deuxième fois cet escalier qui plongeait dans les ténèbres.

La proximité de la sortie a un peu apaisé mes angoisses. À la lumière du jour, tout avait l'air beaucoup moins inquiétant. Alors quand Elsa a dit « on descend pour voir ? », je me suis contenté de hocher le menton, et je l'ai suivie.

II.

Au pied de l'escalier nous avons trouvé une fosse remplie d'eau saumâtre. De précédents visiteurs avaient eu l'idée d'y immerger deux tréteaux métalliques, sur lesquels ils avaient posé une planche de bois, reliant la dernière marche à la salle qui lui faisait face.

« Ce n'est pas très stable. »

Elsa m'a tendu la main pour que je la rejoigne de l'autre côté.

Nous avons pénétré dans une pièce de taille sensiblement équivalente à celle qui se trouvait au-dessus de nous.

Les faisceaux de nos frontales traçaient deux traits blancs devant nous, révélant de minuscules gouttelettes d'humidité en suspension dans l'air ; mais ils n'éclairaient rien du tout. Nous avons fait quelques pas. Chacun d'entre eux produisait un son mat, aussitôt étouffé par le béton.

Au rez-de-chaussée, j'avais aperçu ici et là les reliques d'anciennes installations électriques. C'étaient de simples supports en métal, en-

châssés dans le béton armé et rongés par la rouille et le vert-de-gris. Mais ici, au sous-sol, l'architecture était étrangement vidée de tout vestige humain. Les murs étaient de longues et monotones surfaces de béton nu. Seule discontinuité dans ce paysage gris, l'orifice du puits qui s'ouvrait au plafond et débouchait dans la grande salle du rez-de-chaussée. Je me suis demandé pourquoi aucune canette, aucun déchet, aucune bouteille en verre n'avait atterri ici, alors qu'un trou de cette taille devait représenter une cible de choix pour une bande de jeunes alcoolisés.

Nous avons deviné la présence d'une nouvelle ouverture, au fond de la pièce.

Nous avons marché jusque là sans rien dire. Si ce n'est le bruit de nos pas, nous étions plongés dans un silence de mort. Les lieux étaient toujours très humides, mais contrairement à ce que j'avais pu constater à l'étage supérieur, l'eau dégouttait ici sans se faire entendre.

« On continue ? »

Un étroit couloir ouvrait à nouveau sur deux pièces. Celle de droite était un cul de sac ; nous avons reculé et nous nous sommes dirigés vers l'autre.

Cette salle jumelle nous paraissait tout aussi insondable que les autres, résistant aux assauts répétés de nos lampes. J'étais pourtant sûr d'avoir changé leurs piles quelques jours plus tôt – elles ne pouvaient pas s'être déchargées aussi vite.

Sur le mur de droite, un nouveau sas menait à une autre pièce. Manifestement, le plan du sous-sol était un parfait décalque de celui du rez-de-chaussée.

Alors que nous nous approchions de cette embrasure noire, Elsa m'a pris la main. Si mon hypothèse était bonne, il nous restait deux chambres à explorer. Après nous pourrions faire demi-tour – nous pourrions courir vers le grand soleil.

En entrant, il m'a semblé que la hauteur de plafond avait légèrement diminué, comme si l'espace cherchait à nous écraser. À droite, un autre

sas donnait sur ce qui devait être l'ultime pièce du complexe ; mais contre toute attente, nous avons constaté qu'il y avait aussi une ouverture dans le mur de gauche.

Nous nous sommes lentement approchés de cette béance surnuméraire, qui brisait subitement la parfaite congruence des deux étages du bunker. Nous avons descendu les quatre marches qui se sont présentées à nous. Le plafond se rapprochait de nos têtes, nous obligeant à nous courber de plus en plus.

C'est alors que nous avons vu le couloir souterrain.

Il ne devait pas excéder deux mètres de large pour un mètre cinquante de hauteur, peut-être un peu moins. Autrement dit, un adulte de taille moyenne eût été obligé, pour l'emprunter, de se baisser ou de se pencher vers l'avant.

En revanche, nos frontales étaient incapables d'en faire surgir le fond, il se prolongeait au loin sous la terre, se perdant dans le noir absolu. Les murs étaient faits de ce même gris pulvérulent que dans les autres pièces. Je me suis surpris à penser qu'ils devaient être couverts d'amiante.

À ce moment-là, j'ai été repris par cette sensation d'étouffement. C'est comme si j'étais aspiré dans un siphon d'eau noire et visqueuse. Ce couloir était parfaitement horizontal, mais à le voir s'ouvrir devant moi, c'est comme si je m'étais retrouvé au-dessus du vide.

À aucun moment il n'a été question de nous y aventurer. D'un regard inquiet nous nous sommes dit qu'il valait mieux déguerpir de là. Elsa a quand même dégainé son appareil photo. La lumière blanche du flash s'est engouffrée dans le couloir, je l'ai presque vue courir le long des murs, crevant l'obscurité à trois-cent mille kilomètres seconde, avant de s'évanouir dans l'inconnu.

Nous avons traversé les salles dans l'autre sens, en pressant le pas. Nous sommes passés sur cette planche qui semblait flotter sur les eaux, nous avons gravi les marches de l'escalier en courant, et puis nous avons retrouvé la lumière. Nous nous sommes hissés jusqu'à l'ouverture. Elsa

est passée la première, et puis elle m'a tendu la main pour que je puisse m'extraire de là à mon tour.

Dehors, le soleil avait bien décliné dans le ciel. Vue d'ici, la carapace aplatie du blockhaus semblait bien inoffensive, envahie par les broussailles et fissurée de part et d'autre.

Nous aurions pu monter dessus pour essayer de voir la mer, ou pour crier notre soulagement, mais nous ne l'avons pas fait, nous avons seulement resserré les lanières de nos sacs à dos, et emprunté ce minuscule chemin dans l'autre sens.

Nous avons retrouvé nos vélos un peu plus loin, après nous être encore une fois écorché les jambes dans les ajoncs. Elsa a ouvert le cadenas et nous avons enfourché nos bicyclettes, heureux de laisser ces ruines derrière nous.

III.

« Tu viens voir ? »

Quand Elsa m'a appelé, j'étais vautré dans le fauteuil qui se trouvait dans la salle de séjour du gîte. J'avais déniché une collection de bandes dessinées dans la bibliothèque, et je les feuilletais en sirotant une tasse de thé noir.

J'ai reposé le volume que j'avais entre les mains et je me suis levé. Elsa s'était installée dans la chambre pour travailler sur son ordinateur.

« Regarde. »

Elle avait branché l'appareil photo à l'unité centrale, pour extraire les clichés qu'elle avait pris pendant la journée. Elle a double-cliqué sur une icône, et quand l'image est apparue à l'écran, j'ai eu la désagréable surprise de revoir le souterrain que nous avions quitté quelques heures plus tôt.

Je crois que j'ai fait un pas en arrière. D'un seul coup, toutes les angoisses qui m'avaient assailli pendant notre visite, et que la lumière du jour était parvenue à exorciser, ont ressurgi devant moi. Ce n'était pour-

tant qu'une photo, et qui plus est de mauvaise qualité, mais c'est comme si je m'étais retrouvé projeté là-bas, dans ce tombeau de béton armé.

« C'est là. »

Elsa a avancé son index vers l'écran, pointant le fond du tunnel, où s'accumulaient d'impénétrables ténèbres.

« Attends. »

Elle a zoomé sur cette partie de l'image, et d'un seul coup j'ai vu ce qu'elle essayait de me montrer.

À taille réelle, on aurait pu prendre ça pour un reflet ou une poussière posée sur la lentille de l'appareil ; mais une fois agrandie, ça n'avait plus rien d'un simple effet d'optique. On aurait vraiment dit qu'il y avait quelque chose dans le passage souterrain.

« C'est quoi ce truc ? »

Elsa a ouvert une autre fenêtre. C'était un logiciel de retouche d'image qui ressemblait beaucoup à Photoshop.

« Si je modifie la saturation des couleurs... »

Elle a déplacé plusieurs flèches dans une petite fenêtre de paramétrage, et l'image a aussitôt changé de teintes, révélant les contours d'une forme. C'était à une bonne distance de l'endroit où nous nous trouvions quand la photo a été prise. Mais il y avait bien quelque chose au milieu du couloir, matérialisé ici par une poignée de pixels – quelque chose qui ressemblait quand même nettement à une silhouette humaine.

J'ai immédiatement repensé à ce tas de vêtements putrides que j'avais aperçu dans la dernière pièce du rez-de-chaussée, et que j'avais pris d'abord pour les restes d'un cadavre.

Difficile toutefois, à ce degré de pixellisation, d'apprécier avec justesse les effets de perspective. Il me paraissait impossible, en l'état, de déterminer à quelle distance se trouvait précisément cette forme, et donc d'en estimer la taille, même s'il pouvait en effet s'agir de la silhouette d'un individu – d'un individu s'enfonçant dans les ténèbres.

« On ne s'emballe pas. »

On trouvait sur internet une infinité de clichés, qu'il s'agisse de paysages ou de scènes urbaines, sur lesquels certains illuminés prétendaient distinguer la forme d'un OVNI, le visage du Christ, la silhouette de la Vierge Marie, ou celle de n'importe quelle créature sortie de leur imagination. Les logiciels de retouche photo étaient bien commodes, mais ils transformaient parfois les images en d'abstraites mosaïques, avatars des planches du test de Rorschach, dans lesquelles chacun pouvait voir ce qu'il désirait.

Elsa pourtant ne quittait pas l'écran des yeux.

« On dirait un enfant.

— Arrête. »

Certes des ados avaient l'habitude de se réunir dans ce lieu, et ils ne s'en cachaient pas du reste, puisqu'ils laissaient sur place tous les reliefs de leurs orgies, mais j'avais du mal à croire que l'un d'entre eux ait pu y emmener son petit frère, et que ce dernier ait pu encore s'y trouver, seul dans le noir, au moment de notre visite.

« J'ai une idée. »

Elsa a ouvert le navigateur web et tapé l'URL d'un site que je ne connaissais pas.

« Tu vas voir. »

Après qu'elle a spécifié l'emplacement du fichier, une petite fenêtre est apparue au milieu de l'écran, avec une barre verte s'étirant progressivement vers la droite, à mesure de l'avancée du traitement de l'image.

« Ça redessine les contours, comme les logiciels des flics. »

Bientôt, une nouvelle fenêtre est apparue avec le message suivant : « votre image est prête ».

Elsa a téléchargé le fichier et il s'est ouvert automatiquement sur l'écran.

On reconnaissait bien la trame du souterrain, mais la forme humanoïde s'était évanouie, ou du moins elle s'était fondue dans l'obscurité. D'autant que le cliché était toujours aussi flou.

« Tu vois, il n'y a rien. »

Je suis retourné m'asseoir dans le fauteuil du salon pour reprendre la lecture de ma bande dessinée, infiniment soulagé à l'idée que cette apparition n'ait été qu'une illusion ; mais malgré moi, j'ai continué à penser au passage souterrain. Le fait de l'avoir momentanément oublié ne l'avait pas fait disparaître de la surface de la terre. Il continuait d'exister, que je pense à lui ou non, comme une béance dans les profondeurs de l'île.

Et puis, lentement, je me suis laissé embarquer par l'album que j'étais en train de lire. Et quand j'ai relevé la tête, une demi-heure plus tard, il faisait presque nuit dehors, et il n'y avait plus un bruit dans l'appartement.

« Elsa ? »

Je me suis levé et j'ai traversé le salon pour rejoindre la chambre.

La chaise dactylo était vide et l'écran du PC était noir. Quand j'ai bougé la souris, c'est encore la photo du souterrain qui est apparue, avec cette masse sombre qui ressemblait quand même à s'y méprendre à une silhouette enfantine. J'ai eu comme un mauvais pressentiment.

« Elsa ? »

J'ai fait le tour des différentes pièces, en ouvrant les placards et en regardant derrière les portes. Son manteau n'était plus dans l'entrée. Elle était sortie sans que je m'en aperçoive. J'ai ouvert la porte et je suis descendu au rez-de-chaussée. Comme je le craignais, son vélo avait disparu.

« Merde. »

Je suis remonté à toute allure, pour l'appeler sur son portable. J'ai composé son numéro, mais la sonnerie a aussitôt retenti dans l'appartement. Son téléphone était là, posé sur le petit bureau de la chambre à coucher.

« Fais chier ! »

Elle allait probablement rentrer d'ici quelques minutes. Elle était sortie pour prendre l'air, ou pour fumer une cigarette, et elle avait pris

soin ne pas me déranger pendant ma lecture.

Un peu avant vingt-et-une heures, je me suis quand même décidé à prendre mon vélo, et j'ai fait un tour dans les rues du village. Je suis entré dans le seul bar ouvert ce soir-là, mais il n'y avait pas un client dans la pièce. Je me suis aventuré aussi sur le sentier côtier, en direction de la pointe des Chats – toujours sans succès.

À mon retour, il était déjà vingt-deux heures trente. J'espérais trouver son vélo rangé dans le couloir, mais il n'était toujours pas là.

Je suis remonté à l'appartement. Dans la chambre, l'écran de l'ordinateur était resté allumé, et la photo du souterrain continuait d'éclairer la pièce.

Pendant quelques instants, j'ai encore essayé de repousser l'évidence. Et puis j'ai pensé que chaque minute comptait.

J'ai pris mon sac à dos, j'y ai jeté ma frontale, un pull et un paquet de gâteaux. J'ai laissé la porte ouverte, au cas où elle rentrerait pendant mon absence et je suis remonté sur le vélo, que j'avais simplement posé contre le petit muret de la cour qui se trouvait derrière la maison.

IV.

Je n'ai gardé aucun souvenir de mon trajet. Je sais seulement qu'il a commencé à pleuvoir, mais j'étais trop absorbé par mes pensées pour prêter la moindre attention à l'averse, et au noir qui défilait devant moi.

Quand je suis arrivé à hauteur de la maison abandonnée, j'ai constaté que le vélo d'Elsa n'était pas à l'endroit où nous nous étions garés plus tôt dans l'après-midi. La pluie était plus forte, mes vêtements étaient détrempés. Je suis descendu du VTT, mais j'ai continué à le pousser devant moi sur le route, puis sur le chemin de terre, avant d'emprunter cette minuscule sente qui serpentait à travers les ajoncs.

Malgré les trombes et l'obscurité, je n'ai pas eu de difficulté à retrouver le chemin. Les épines me griffaient les tibias, mais sur le moment

je ne crois pas que je les ai senties – j'avais seulement l'impression de marcher dans un ruisseau.

Le blockhaus était toujours là, crevant la lande de sa gigantesque coque de béton. Je l'ai contourné à nouveau par la gauche, comme nous l'avions fait plus tôt dans la journée. À chaque instant je m'attendais à trouver le vélo d'Elsa couché dans les broussailles. Quelques mètres plus loin, j'ai fini par déposer le mien contre la partie émergée du bunker, dégoulinante d'eau.

J'ai fait encore quelques pas, et j'ai retrouvé cette meurtrière horizontale par laquelle nous nous étions glissés dans ses entrailles. J'ai sorti ma lampe frontale de mon sac, je l'ai passée autour de ma tête, et je me suis laissé tomber à l'intérieur du bâtiment.

J'avais l'étrange sentiment que tout cela était prévu, que tout cela était écrit.

L'araignée qui gardait les lieux n'avait pas bougé ; mais en pointant mon faisceau lumineux sur elle, j'ai constaté qu'il n'y avait là qu'une cuticule toute desséchée, comme celles que certains insectes laissent derrière eux après leur mue.

J'ai marché jusqu'à cet entre-sol qui menait au réseau du rez-de-chaussée, mais d'où partait également l'escalier qui descendait vers le niveau inférieur.

« Elsa ? »

Je m'attendais à entendre l'écho de ma voix résonner contre les murs, mais le bunker est resté silencieux.

Je ne suis pas retourné dans la grande salle, j'ai tout de suite emprunté l'escalier pour rejoindre les sous-sols. Si Elsa était revenue, elle était forcément en bas, à proximité de l'entrée du souterrain.

Au pied des marches, rien n'avait bougé. La mare d'eau croupie était toujours là, sa surface faiblement agitée par un imperceptible courant d'air. J'ai passé le marchepied et je me suis retrouvé dans la grande salle du niveau inférieur.

« Elsa ? »

Malgré la pluie dehors, l'air paraissait plus sec qu'au milieu de l'après-midi.

Ma frontale a commencé à manifester d'inquiétants signes de faiblesse. Le halo lumineux avait déjà bien rétréci, mais il a subitement changé de couleur, passant du blanc à une espèce d'orange terne.

Et puis brusquement, j'ai réalisé que j'allais me retrouver nez-à-nez avec ce couloir qui m'avait tellement terrorisé plus tôt dans la journée. Un nœud a aussitôt comprimé mes intestins. J'aurais pu faire demi-tour – après tout, rien ne laissait sérieusement croire qu'Elsa ait pu venir jusqu'ici. Mais j'ai continué à avancer, poussé par une force invincible.

Je suis entré dans la seconde pièce. Ma frontale continuait de faiblir, je ne voyais plus à deux mètres devant moi.

Quand je suis entré dans la pièce suivante, j'ai immédiatement pris la direction de cette embrasure noire qui se découpait sur ma gauche.

Je me suis approché des quatre marches. C'est à ce moment-là que j'ai cru entendre un bruit provenant du niveau supérieur, comme celui d'un verre qui roule sur du carrelage.

« Elsa ? »

J'ai retenu ma respiration quelques secondes, mais le silence s'est refermé autour de moi.

Alors j'ai éteint ma frontale et j'ai descendu les marches une à une, en tâtonnant du bout du pied et en gardant mes mains appuyées des deux côtés du mur. Quand j'ai retrouvé le plat du sol, j'ai su que j'y étais – j'ai su que je me trouvais devant l'entrée du passage souterrain.

« Elsa ? »

Cette fois ma voix a ricoché sur les murs, je l'ai entendue se perdre tout là-bas, au bout de ce tunnel qui paraissait infiniment long.

J'ai voulu rallumer ma lampe, mais j'ai songé que je pourrais en avoir besoin plus tard, quand il faudrait faire demi-tour. Alors j'ai fait un premier pas dans le noir, le dos voûté pour ne pas me cogner contre le plafond râpeux, et puis un deuxième. L'obscurité était absolue, mais j'avais quand même l'impression de deviner la perspective dessinée par

les quatre surfaces à l'intérieur desquelles je progressais. J'ai continué à avancer lentement.

À un moment donné, j'ai cru entendre des voix, et puis c'est comme si le couloir avait été inondé de lumière, comme si quelqu'un y avait projeté un flash d'une puissance formidable, son éclat parcourant d'une traite ces quatre lignes qui se rejoignaient à l'infini – et l'instant d'après, tout était de nouveau plongé dans les ténèbres.

J'ai avancé encore, pendant des heures peut-être. Dans le noir complet, on perd autant la conscience du temps que celle de l'espace.

Parfois, au fil de ma progression, je repensais à la photo sur l'ordinateur.

Elsa était assise devant l'écran. Et sur l'image, la silhouette humanoïde s'était inexplicablement mise en branle – elle s'enfonçait progressivement dans le couloir, rapetissant à mesure que j'avançais moi-même, comme un petit amas de pixels s'évanouissant lentement dans les ténèbres.

* *
*

Rennes, Janvier 2016
(Stars of the Lid, Taphead)